

# ainsi parla tékaouita

Je ne sais d'où je viens,  
je ne sais où je vais,  
mais déjà je souffre de l'in-  
compréhensible faiblesse des  
hommes,  
les hommes qui ont blessé le  
grand dieu des bisons,  
torturé son frère le soleil  
et enfermé dans ma chair le  
cri du silence.  
Je fais partie de mon peuple,  
mais mon peuple ne fait pas  
partie de moi.  
Et mon pays est inondé de  
rivières et de lacs  
parce que j'ai trop pleuré.

Il y aura toujours des rats  
dans la cale de tous les na-  
vires.

Il y aura toujours des héros  
dans tous les musées de cire.  
La mousse qui pousse au  
nord des arbres, la mousse  
qui pousse au sud de mon  
sexe n'ont engendré que fa-  
talité.

L'enfant dans le ventre de ma  
mère la terre, l'enfant dans  
le ventre de mon âme la  
chair n'ont vu le jour que pour  
être assassinés.

Navires qui avez apporté le  
scorbut et l'humiliation, faites  
à tout jamais naufrage avec  
vos parasites les rats!

Musées de cire qui gardez  
jalousement tant de fausses  
légendes brûlez du feu de  
l'enfer et de tous les massa-  
cres que vous taisez!

Je me suis résignée à vivre  
dans le profond silence de  
la majorité trahie.  
Trahie par elle-même.  
Trahie par de faux dieux.  
Trahie par l'or.  
Trahie par l'eau de vie et de  
mort.

Je me suis résignée à être  
la vierge sainte qu'on a vio-  
lée au nom du père, du fils  
et de la civilisation.

Je me suis résignée à être  
l'enfant des hommes.

Je ne possède plus que la  
fierté de mon désespoir.

Je ne possède plus que la  
force d'accepter ma mort.

Afin d'entrer dans la légende,  
le corbeau noir de mon peu-  
ple s'est laissé crever les deux  
yeux.

Depuis hier il erre sans re-  
mords parce qu'on le prend  
en pitié et qu'on le nourrit  
mieux.

Depuis hier, peu lui importe  
d'être en cage ou en liberté;  
il vit dans la vie éternelle,  
dans l'éternité, pour l'éternité.

Son pays n'a pas de fronti-  
ère,

car ce pays n'existe plus.

Et ce pays c'est le mien.

Et je suis ce pays.

Ce pays, autrefois, n'était à  
personne.

Puis il fut nôtre. Il fut la terre  
de nos tribus et de nos dieux.

Et nous tuâmes les animaux  
et les plantes pour nous nour-  
rir, nous vêtir.

Puis vinrent les hommes blancs.

Et ils nous tuèrent en aussi  
grand nombre que les ani-  
maux pour s'enrichir.

Puis vinrent d'autres hommes  
blancs.

Et ils tuèrent les premiers  
pour prouver qu'ils étaient les  
plus forts.

C'est pourquoi, aujourd'hui  
comme autrefois, ce pays  
n'est à personne.

août/septembre 1971